



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 68 | 28.4.2019

**Hong Kong,
une anarchie bienfaisante**

**Les diagnostics
de Mathieu Bock-Côté**

L'effondrement selon Taine

La Suisse ose la Chine

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Une rassurante enclave d'anarchie

CARNET DE ROUTE À TRAVERS L'EURASIE DU BAÏKAL, VIA LA MONGOLIE, NOUS SOMMES PASSÉS EN CHINE. DU NORD AU SUD, DE PÉKIN À SHENZHEN, NOUS AVONS TÉMOIGNÉ DE LA MÉTAMORPHOSE DES MULTITUDES DANS LE CREUSET DE L'ÉTAT TOTAL HYPERTECHNOLOGIQUE. ET NOUS TERMINONS NOTRE PÉRIPLÉ DANS CETTE ENCLAVE D'UN MONDE ANCIEN, QUI N'EST PLUS BRITANNIQUE MAIS PAS NON PLUS CHINOISE. DU MOINS, PAS ENCORE...

31 MARS. HONG KONG

Le « progrès » va si vite que même Google n'arrive pas à suivre. Jusqu'il y a peu, le passage de Shenzhen à Hong Kong (quelques kilomètres à peine) nécessitait deux heures en changements de train et en formalités. Désormais, c'est une demi-heure, formalités comprises, par un métro-TGV reliant Futian au centre de Shenzhen à la gare toute neuve de West Kowloon. La nouvelle relation, opérationnelle depuis novembre, n'est même pas encore mentionnée dans tous les sites de voyage.

Nous avons débarqué hier soir samedi, tard, dans une gare immense, rutilante et pratiquement vide. West

Kowloon annonce la couleur: elle a été cyniquement implantée comme une «tête de pont» de la République populaire dans ce territoire qui ne lui appartient pas encore. La nouvelle gare compense la transgression par la commodité apportée — du moins d'un point de vue chinois. De *notre* point de vue d'Occidentaux démocrates et libertaires, on inverserait la proposition. Elle ôte en liberté ce qu'elle donne en confort. Quoi qu'il en soit, elle résume à elle seule le pacte faustien de la Chine moderne.

Journée sombre. Un voile gris s'étend sur Kowloon (la partie conti-

nentale) et la grande île de Hong Kong, restreignant l'horizon à quelques milles. Brume réséda virant en bruine, bruine se condensant çà et là en gouttes. J'aurais envie de résumer ce voyage par un poème parlant de lumières et de climats comme un roman de Simenon.

Où sont passées vos saisons?
 Allez vous remplacer le soleil
 Par un milliard de lampions?
 Nous permettrez-vous de respirer
 Ou faut-il porter un filtre?
 N'y a-t-il qu'un avenir là devant Ou
 encore un reste de présent
 Et des éclats de passé?
 Avez-vous émulsionné la pluie
 En ces voiles aquatiques
 Ou est-ce le ciel par vous conquis
 Devenu mélancolique
 Qui dissimule ses derniers rayons
 Derrière ces gammes de gris?

Rien à faire par un temps pareil que de suçoter un thé au *Peninsula* (le premier, l'original) en regardant sur le perron défiler les Rolls. Je n'aime pas les hôtels, mais j'adore les palaces. Dans tous mes voyages, que ce soit à Istanbul, New York ou Calcutta, j'y ai toujours trouvé refuge, pour lire, écrire, parler sans élever la voix, ou simplement me laver. Même sans le sou et en lambeaux, on m'y a toujours bien accueilli — bien mieux que dans les boui-bouis à trois étoiles. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine dans un palace, mais l'attitude.

Note en passant. Les chaînes d'hôtels incarnent l'emprise planétaire de la civilisation occidentale et sa symbolique liée au pouvoir et au

luxe. Les établissements de bas étage varient infiniment dans leur *crasse*. Chacun est miteux à la manière locale. Alors que les palaces sont tous occidentaux dans leur *classe*. Même quand ils «réinterprètent» les traditions du lieu.

Nous avons voulu prendre le ferry pour l'île, en face — et malgré moi, je nous ai organisé une expédition miraculeuse. Me trompant de quai, j'ai avisé une navette bariolée. «Comment fait-on pour payer le billet?» demandai-je à la dame chinoise qui semblait contrôler les passagers. «*Your name?* — *Mr. Despot.* — *OK, come on!*» fit-elle en faisant mine de regarder une liste.

Je m'étais bien dit que mon nom n'était annoncé nulle part, mais bon... pourquoi refuser un trajet à l'œil? Or la navette eut tôt fait de dépasser le dernier cap de Hong Kong et de prendre le large. Nous étions au milieu d'un groupe de retraités allemands, endormis et hébétés. Rien



à tirer d'eux: ils ont tous un gros badge collé au revers, ils vont où on les emmène. Enfin, une bande de Chinois en goguette nous apprend que nous vers l'île de Lamma manger les fruits de mer. Je m'aperçois que notre bateau appartient en fait à un restaurant.

Au lieu des gratte-ciel du quartier d'affaires, nous avons eu droit à un véritable village de pêcheurs où l'on mange des mollusques et des crustacés que je n'ai jamais vus. A deux pas, au-delà d'un temple ressemblant à un décor pour un film de Bruce Lee, c'est la jungle, humide et caquetante. La surprise est totale. Nous rencontrons un ermite cultivé vivant dans cette végétation avec son chien. C'est l'île de Robinson. A une demi-heure de bateau de la cité la plus grouillante au monde.

1ER AVRIL

Hong Kong est chaotique, bruyante, foudroyante. Avec ses immeubles délabrés et ses taxis Toyota dessinés dans les années 1970, elle évoque les films à pattes d'éph, *Serpico*, *Bébel* ou *James Bond*. Le contraste est absolu avec l'ordre feutré des métropoles chinoises — mais quel soulagement! Quel souffle de liberté dans ces fumées d'échappements!

Les mêmes Chinois, ou presque, emplissent les rues. Avec une différence de taille: ici, *tout le monde* ne marche pas les yeux rivés sur son portable. Pas plus que dans nos villes. Alors qu'en Chine...

D'aucuns visitent les temples et

les musées. Je préfère, dans une ville inconnue, commencer par les marchés et les rues. A Mongkok, je découvre un alignement intrigant de choses séchées en pots de verre dans une boutique-pharmacie. Le vendeur ne sait pas un mot d'anglais. Tant pis: on goûte. Noix, fruits, insectes peut-être? Mieux vaut ne pas savoir. Il est rare à mon âge de découvrir des goûts absolument étrangers à ma palette gustative.

2 AVRIL

L'État total chinois ne pourra officiellement avaler Hong Kong qu'en 2047, cinquante ans après le transfert de souveraineté. Cela ne l'empêche pas de grignoter, morceau par morceau. Jusqu'ici, la ville est un Eldorado d'affairistes et d'aventuriers.

Matthieu, hier soir, nous a fait découvrir le Din Tai Fung, probablement l'étoilé Michelin le moins cher au monde — et le moins prétentieux, situé au cœur d'un supermarché. Tout y était incroyablement savoureux et fin. Quand on a trente ou quarante ans et qu'on a largué les amarres en Occident, Hong Kong est le port d'attache naturel. On y crée son entreprise en une heure. On engage, on licencie, on investit, on déménage... Matthieu est ici comme un poisson dans l'eau. La France qu'il a quittée lui apparaît comme un cauchemar idéologique et administratif.

Eric, qui gère le Dumpling House, dans l'île, est Géorgien de naissance et Espagnol d'éducation. Lui aussi a



tout largué, après son divorce. «Hong Kong, c'est parfait pour abattre du boulot et faire la noce. Mais ça lessive!» Il n'envisage pas de faire de vieux os ici. «Les Chinois ont encore trente ans à attendre avant de pouvoir *normaliser* ce bordel, mais ils s'impatientent. Or HK et la Chine, c'est l'huile et l'eau...»

Montés en funiculaire au «Peak», comme tous les touristes. En redescendant par un superbe sentier de forêt, nous retombons rapidement dans l'ombre des gratte-ciel. Dans les immeubles résidentiels à quarante ou cinquante étages, le moindre studio est aussi cher qu'une place dans la Station spatiale internationale. Dans les jardins et les parcs, des nounous de couleur — chinoises, philippines, malaises — promènent des bébés blancs dont les parents travaillent sans doute dans les tours de verre. Les choses ont-elles vrai-

ment changé depuis le temps des colonies?

Hong Kong est vive, expéditive, agnostique, roublarde, comme tout ce qui a été au contact des Anglais. Elle reste pour quelques années encore un comptoir de l'Europe face à l'Empire. Non de l'Europe d'aujourd'hui, société en phase terminale sclérosée par la bureaucratie et l'idéologie, mais de l'Europe avide et conquérante qui voulut avaler la planète. Cette exception ne va pas tarder à disparaître, mise en coupe réglée par le Léviathan chinois. L'Europe a inventé le totalitarisme, mais ses apprentis sont devenus ses maîtres.

- NB La matière de ce journal de voyage servira de base à un essai plus analytique à paraître dans la revue *Éléments*.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Le règne de la société diversitaire

NOUS NOUS ÉTIIONS INTÉRESSÉS IL Y A QUELQUE TEMPS(1) AUX «NOUVEAUX INQUISITEURS», AVEC LE LIVRE DE NATACHA POLONY ET JEAN-MICHEL QUATREPOINT, *DÉLIVREZ-NOUS DU BIEN!* MOINS PAMPHLÉTAIRE ET POLÉMIQUE, CAR FRUIT D'UNE APPROCHE PLUS «UNIVERSITAIRE», LE DERNIER LIVRE DE MATHIEU BOCK-CÔTÉ APPORTE UN ÉCLAIRAGE PLUS DOCUMENTÉ SUR CE QU'IL APPELLE LA «SOCIÉTÉ DIVERSITAIRE» ET LE POLITIQUEMENT CORRECT QUI EN EST LE BRAS ARMÉ.

Né près de Montréal en 1980, Mathieu Bock-Côté est diplômé en philosophie de l'Université de Montréal et titulaire d'une maîtrise et d'un doctorat en sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Après avoir enseigné dans ces deux universités, il est désormais chargé de cours à HEC Montréal. Il a collaboré ou collabore à différents journaux et revues, et est régulièrement chroniqueur pour *Le Figaro*. Il s'intéresse particulièrement au conservatisme occidental, au multiculturalisme et à la question de la démocratie en général.

Ainsi, en 2016 paraissait *Le multiculturalisme comme religion politique*(2), dans lequel il dénonçait le «culte de la diversité» comme une «confiscation de la démocratie par une minorité». Plus récemment, avec *L'empire du politiquement correct*(3), c'est de la nouvelle censure que représente le politiquement correct qu'il démonte les mécanismes et dont il analyse la composition. Il va pour cela s'appuyer sur les exemples plus particulièrement québécois et français, tout en faisant référence aux grands auteurs européens des

régimes totalitaires du XXe siècle, de George Orwell à Czesław Miłosz(4), en passant par Arthur Koestler(5), auteurs qui ont notamment «*chacun voulu comprendre de quelle manière un régime idéocratique, qui entend soumettre le monde à une idée exclusive, censée le délivrer du mal, engendre un dédoublement de l'existence qui trouble les conditions même de la vie intellectuelle, et plus encore, qui trouble notre rapport au réel.*» Ceci semble effectivement s'appliquer parfaitement à l'«utopie diversitaire» qui est venue se substituer à l'ancienne compréhension de la démocratie, dont le sens a considérablement évolué, sous la pression d'un système médiatique qui a transformé la conversation démocratique en monologue progressiste.

Si le politiquement correct est souvent décrié, il est rarement défini précisément, ce que tente en revanche Bock-Côté: «*Le politiquement correct est un dispositif inhibiteur ayant pour vocation d'étouffer, de refouler ou de diaboliser les critiques du régime diversitaire et de l'héritage des Radical Sixties*(6), et plus largement, d'exclure de l'espace public tous



ceux qui transgressent cette interdiction.» On peut sans prendre trop de risque imaginer qu'Éric Zemmour, Alain Finkielkraut ou encore Michel Onfray, entre autres, adhéreront sans peine à une telle définition.

Dans cette nouvelle «démocratie», le *peuple* devient une *population* qu'il convient de traiter sur le mode thérapeutique: on évitera les sujets sensibles, on fera taire et on réduira celles et ceux qui résistent à ce progressisme, victimes qu'ils sont de *phobies* malades, leur attachement au monde d'hier relevant de troubles psychiatriques, et dont il conviendra d'assainir et redresser les mentalités déviantes. Or, «*L'emprise absolue de l'idéologie sur le réel, qui doit à terme s'y substituer, est la caractéristique fondamentale du totalitarisme*», et dans le climat de surveillance géné-

ralisée qui en découle, on retrouve ce qu'écrivait Koestler du totalitarisme soviétique: «*La pression de ce milieu semble presque irrésistible. Elle provoque la mutilation progressive de la pensée [...] et s'accompagne d'une érosion encore plus fatale de l'esprit. Elle coupe l'homme de ses racines métaphysiques [...]. La conscience cosmique est remplacée par la vigilance sociale, la perception de l'absolu par l'acrobatie cérébrale. Il en résulte une déshydratation progressive de l'âme, une pénurie spirituelle plus effrayante que la famine.*»

Ce «progressisme» qui impose l'essor et la domination de la société diversitaire constitue un déplacement vers la gauche qui a pour effet de «droitiser» des gens qui étaient «de gauche» et se retrouvent désormais qualifiés – et donc condamnés – comme devenus «de droite». Ainsi Jacques Julliard, qui fut durant trente-deux ans rédacteur en chef du *Nouvel Observateur*, avant de passer à *Marianne*, refusant de céder aux sirènes de l'islamo-gauchisme expliquait dans *Le Point* en 2016: «*S'il y a eu un glissement, il n'est pas de mon fait. Il vient de cette gauche, à vrai dire à peu près absente dans le peuple, mais très présente chez les bobos. Je trouve un peu violent de devoir me justifier d'être resté fidèle à mes idées. Ce sont les islamo-gauchistes et non moi qui s'éloignent de la gauche.*» Et de poursuivre: «*Être qualifié de néo-réactionnaire parce qu'on défend Kamel Daoud, Boualem Sansal et tant d'autres, je trouve ça extravagant.*» Quant à la «vraie» droite, le chapitre

que lui consacre Block-Côté montre bien qu'en France, «intellectuel de droite» reste un oxymore, et que tout intellectuel se revendiquant «de droite» est immédiatement renvoyé à l'extrême-droite.

La réflexion que mène Bock-Côté sur le conservatisme et sur le prétendu «échec de la renaissance conservatrice» remet les choses à leur place: si le conservateur sait qu'il est impossible de congédier la modernité, «son aspiration est plus modeste et plus fondamentale: il entend civiliser la modernité, la contenir et lui rappeler qu'elle peut abîmer l'être humain en prétendant le libérer. [...] En fait, dès que le conservatisme se laisse définir comme le parti du passé, il entre dans une dynamique de reniement permanent. C'est de ce piège dans lequel il se laisse trop aisément enfermer qu'il doit sortir.»

Face à la modernité radicale devenue irrespirable, c'est encore au travers des écrivains du totalitarisme que Mathieu Bock-Côté voit pour la jeune génération conservatrice des raisons d'espérer, misant, à l'instar de Koestler, sur «le triomphe de la substance humaine indestructible sur un milieu déshumanisant», car, comme l'affirmait Miłosz de son côté «le matériel humain paraît avoir un trait particulier: il n'aime pas qu'on le réduise à n'être que du matériel

humain.» Et s'il n'y a pas d'«utopie conservatrice» qui se puisse concevoir, il existe en revanche un pessimisme anthropologique des conservateurs, sur la base duquel il s'agira de vouloir rebâtir un nouveau monde plutôt que de pleurer l'ancien.

NOTES

1. «Cannibale Lecteur» du *Drone* n° 55 du 27 janvier 2019, consacré au livre de Natacha Polony et Jean-Michel Quatrepoint, *Délivrez-nous du bien! Halte aux nouveaux inquisiteurs* (Éditions de l'Observatoire, 2018).
2. Mathieu Bock-Côté, *Le multiculturalisme comme religion politique* (Le Cerf, 2016).
3. Mathieu Bock-Côté, *L'empire du politiquement correct. Essai sur la respectabilité politico-médiatique* (Le Cerf, 2019).
4. Czesław Miłosz (1911-2004), poète, romancier et essayiste polonais, prix Nobel de littérature en 1980, auteur notamment (sur le sujet qui nous intéresse ici) de *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires* (1953, Gallimard, coll. «Folio essais», 1988).
5. Arthur Koestler (1905-1983), journaliste, romancier et essayiste hongrois naturalisé britannique, auteur notamment de *La corde raide* (1952) et *Hiéroglyphes* (1954), qu'on lira dans *Œuvres autobiographiques* (Laffont, coll. «Bouquins», 1994, actuellement indisponible). Nous consacrerons prochainement un «Cannibale Lecteur» à Arthur Koestler.
6. Qui furent aux Américains ce que fut Mai 68 à la France.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

ENFUMAGES par Eric Werner

L'effondrement qui vient (4)

CE THÈME DE L'EFFONDREMENT QUI VIENT NOUS A DÉJÀ FOURNI LA SUBSTANCE DE PLUSIEURS ARTICLES. ON POURRAIT LA RÉSUMER EN DISANT QUE L'EFFONDREMENT QUI VIENT, EN FAIT, EST DÉJÀ LÀ. SAUF QUE NOUS N'EN AVONS PAS EXACTEMENT CONSCIENCE.

Continuons sur cette lancée. Il est beaucoup aujourd'hui question de violence, effectivement elle explose à tous les coins de rue. Le phénomène ne date pas d'hier, mais il est devenu aujourd'hui endémique. Il excède également les frontières de la criminalité au sens strict, comme on le voit quand des individus s'en prennent gratuitement à des passants dans la rue, en les blessant, par exemple, à coups de couteau (en Angleterre, de telles agressions ont progressé en 2017 de plus d'un cinquième). Ou encore en les handicapant à vie en leur balançant des coups de pied à la tête quand ils sont à terre (technique du «penalty», très en vogue dans les quartiers). Ce n'est pas en vain que les spécialistes en viennent aujourd'hui à interpréter ces phénomènes comme les prémisses d'une nouvelle forme de guerre. L'historien et politologue Bernard Wicht relève ainsi: «Aujourd'hui plus que jamais depuis la fin du XIXe siècle, c'est du délitement de cet état social que

naissent les conflits en Europe. De nos jours les guerres(...) ont lieu (...) dans les *villes*, dans les labyrinthes des grandes métropoles, les zones en friche des grandes métropoles. (...) Les affrontements n'ont plus lieu entre armées régulières sur le champ de bataille, ils surgissent au sein des sociétés, à coups de couteau et de voitures-béliers, entre gangs et forces de police (les uns se distinguant de plus en plus difficilement des autres) pour le contrôle des populations»(1).

On voit bien, là encore, que l'effondrement qui vient est en fait *déjà là*,

même si nous persistons étrangement à considérer qu'il est encore devant nous. Mais non, il a déjà eu lieu. Sauf que les choses que nous constatons aujourd'hui autour de nous s'inscrivent dans un lent processus évolutif, ce que la notion même de «délitement» indique bien. Le délitement n'est que l'autre nom, en fait, de l'effondrement. En d'autres termes encore, l'effondrement n'est pas instantané, il se décline en plusieurs



HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS SOCIALES.
 (La bourgeoisie) — Mieux, et finalement, parquée dans ses voitures et ses palais que les autres.
 (Les prolétaires) — Ouvriers, se battant pour la vie, les bras et les pieds nus, dans les rues.
 (Le prolétaire) — Ouvrier, se battant pour la vie, les bras et les pieds nus, dans les rues.

étapes, par petits morceaux, avec de temps à autre, il est vrai, un coup d'accélérateur.

LA GUERRE INNOMMÉE

En ce sens, on ne saurait ici séparer très facilement la paix de la guerre. La guerre à laquelle on fait ici référence est une guerre qui ne dit pas son nom, mais qui n'en mérite pas moins (comme l'a bien vu Bernard Wicht) d'être appelée guerre. Une guerre avant la guerre, si l'on veut. Mais une guerre quand même. Nous y sommes aujourd'hui tellement habitués que nous ne la reconnaissons plus pour ce qu'elle est. Autrement dit encore, nous nous résignons à considérer comme normales des situations qui, objectivement parlant, ne le sont en rien. Mais il faut y voir l'effet anesthésiant de l'accoutumance. Nos sens se sont émoussés. Nous sommes bel et bien en guerre, même s'il nous semble parfois étrange de le dire et que les autorités, (mais elles sont là complètement dans leur rôle, du moins elles défendent leurs intérêts) prétendent le contraire.

Évoquant, dans les *Origines de la France contemporaine*(2), la période prérévolutionnaire, autrement dit les quelques mois ayant précédé la réunion en France des Etats-généraux, le 5 mai 1789, Taine écrit: «L'édifice artificiel de la société humaine s'effondrait tout entier; on rentrait dans l'état de nature. Ce n'était pas une révolution, mais une *dissolution*». Là encore, on voit que l'effondrement commence parfois plus tôt qu'on ne le croit ou l'imagine parfois. Le 5 mai 1789, en

fait, il avait déjà eu lieu. Relevons ensuite la référence à l'état de nature: «On rentrait dans l'état de nature». Un peu comme aujourd'hui, dirions-nous. Mais comme aujourd'hui également, on n'en avait pas encore pris conscience. La prise de conscience ne surviendra que longtemps après. Ce n'est qu'après coup, en jetant un regard rétrospectif sur la période concernée, que certains en viendront à se dire: eh oui, on y était déjà.

Soit dit en passant, on ferait bien aujourd'hui de lire ou de relire ces pages proprement stupéfiantes de Taine dans les *Origines de la France contemporaine*. C'est un texte d'une grande actualité, il nous parle en fait de nous-mêmes. On relira en particulier de près le chapitre intitulé «Les commencements de l'anarchie», qui décrit bien les étapes successives de l'effondrement d'une société: ici celle de l'Ancien Régime. «Quand un fleuve coule à pleins bords, il suffit d'une petite crue pour qu'il déborde». C'est précisément ce qui est arrivé en 1789. Le fleuve coulait à pleins bords, autrement dit le système avait déjà atteint ses limites. Comme, d'une certaine manière, le nôtre aujourd'hui. Le fleuve aurait pu continuer un certain temps encore à couler, sauf qu'une famine survint à ce moment-là, avec pour conséquence un débordement: «Dès le printemps de 1789, la famine était partout, et de mois en mois, elle croissait comme une eau qui monte». A partir de là un processus se met en route, processus en spirale comme très souvent dans ces cas-là: autrement dit se nourrissant de

lui-même. «Ce ne sont d'abord que des feux intermittents, isolés, que l'on éteint ou qui s'éteignent d'eux-mêmes; mais, un instant après, au même endroit ou tout près de là, les pétilllements recommencent, et leur multiplicité, comme leur répétition, montre l'énormité, la profondeur, l'échauffement de la matière combustible qui va faire explosion».

QUAND ON N'A PLUS RIEN À PERDRE

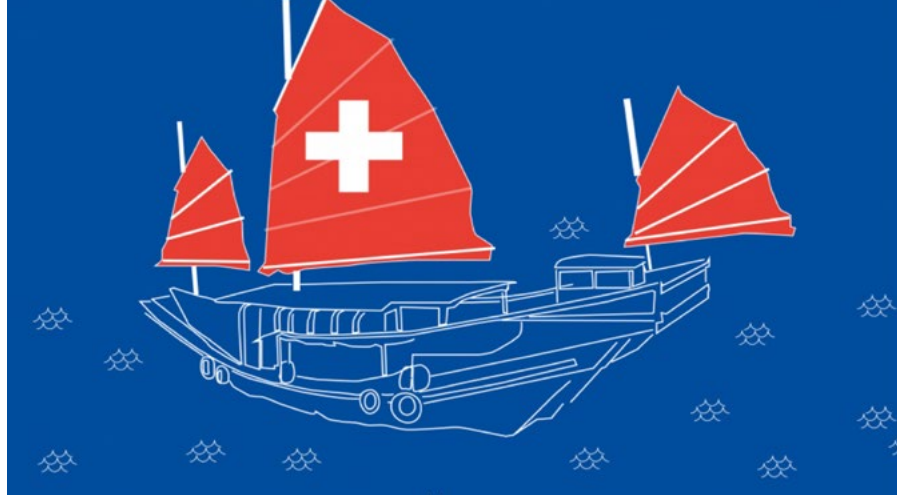
Les convois de blé sont arrêtés sur les routes et pillés. Les dépôts de farine dans les villes sont pris d'assaut. Beaucoup de demeures privées sont également saccagées et leurs habitants molestés, voire tués. Des bandes armées écumant les campagnes à la recherche de nourriture dans les villages et les fermes. «L'exemple est contagieux: on était parti pour avoir du pain, on finit par des meurtres et des incendies, et la sauvagerie qui se déchaîne ajoute ses violences illimitées à la révolte limitée du besoin». Entre-temps les forces armées régulières se sont évaporées, elles ont disparu de l'horizon. Taine décrit tout cela à partir de documents d'archives, mais aussi de récits de témoins oculaires. Il fait aussi le lien avec la politique commerciale de l'époque: «En Normandie, où le dernier traité de commerce a ruiné les manufactures de toiles et de passementeries, quarante mille ouvriers sont sans ouvrage». Autant de personnes qui de toute façon sont déjà dans la misère, on dirait aujourd'hui la précarité. Eux n'ont plus rien à perdre.

Le point central est bien évidemment ici la famine. C'est elle l'élément déclencheur. C'est elle qui fait que le fleuve sort à un moment donné de son lit pour inonder les terres avoisinantes. On dira que nous sommes étrangers à tout cela. Voire. Prenons la crise énergétique. On sait aujourd'hui très bien ce qui se passerait en cas d'interruption des flux pétroliers. Encore une fois, l'effondrement n'a pas lieu en une fois, c'est un processus en plusieurs étapes. Cela étant, le franchissement d'une de ces étapes peut, *lui*, très bien être instantané. Quand les camions s'arrêtent, c'est le pays tout entier qui s'arrête, nous disent les spécialistes(3). Très vite, par conséquent, les rayons des grandes surfaces se vident. Après trois jours déjà, on ne trouve plus rien dans les magasins. En France, les réserves de nourriture à l'échelle du pays sont estimées à une vingtaine de jours. C'est très peu, vingt jours. Mais même si ces réserves étaient plus importantes, à quoi serviraient-elles puisque les camions nécessaires pour les transporter se seraient arrêtés?

C'est ici que Taine prend le relais.

NOTES

1. Bernard Wicht, *Les loups et l'agneau-citoyen*, Éditions Astrée, 2019, p. 36.
2. Robert Laffont, coll. Bouquins, t. I., 1986. Les citations qui suivent sont tirées de la section intitulée «Révolution», Livre premier, chapitre premier (pp. 315-329).
3. Pablo Servigne, Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015, p. 118.



Passager clandestin

Laurent Schiaparelli: Suisse-Chine, un signe d'indépendance politique et commerciale

CONSULTANT EN INVESTISSEMENTS, BASÉ À PÉKIN, LAURENT SCHIAPARELLI PORTE UN REGARD DISTANCIÉ ET DÉTENDU SUR LES PEURS ET LES SUPPUTATIONS QUE SOULÈVE LE «RÉVEIL DU DRAGON». APRÈS AVOIR RÉSUMÉ LES ÉCHOS SUSCITÉS EN EXTRÊME ORIENT PAR L'INCENDIE DE NOTRE-DAME, IL SALUE ICI LA POLITIQUE INDÉPENDANTE ET AUDA- CIEUSE DE LA SUISSE VIS-À-VIS DE LA GRANDE INITIATIVE GÉOSTRATÉGIQUE CHINOISE.

La Suisse au sein du dispositif de la Nouvelle route de la soie

La Suisse serait-elle aussi réac- tionnaire que l'Italie, le Portugal ou la Grèce? On attend les remon- trances de l'UE suite à la décision de la Suisse de s'associer étroitement à l'initiative chinoise des Nouvelles routes de la Soie, devenant ainsi le quatrième état européen à s'engager dans cette initiative «géopoliticom- merciale» chinoise.

Notons que le nouveau nom offi- ciel en français donné à cette initia-

tive est, doit-on s'en étonner, calquée sur son acronyme anglais BRI (*Belt & Road Initiative*) et récemment traduite dans un sabir francophone en «Initiative route et ceinture».

Premier État européen à avoir signé un accord de libre-échange avec la Chine en 2014, puis un Partena- riat stratégique innovant en 2016, la Suisse continue sur sa lancée et n'entend se laisser dicter sa politique étrangère ni par l'Union européenne

ni par les États-Unis, pourtant ses deux premiers partenaires commerciaux.

Il faut dire que son troisième partenaire commercial, la Chine, en passe de devenir la première économie mondiale d'ici une décennie, est à l'initiative d'un système d'investissement d'envergure mondiale qui, même s'il est bien évidemment au service de la prospérité chinoise, n'en est pas moins un formidable véhicule de développement pour les pays qu'il traverse.

Alors que les médias officiels européens critiquent de concert la décision de l'Italie, de la Grèce et du Portugal de rejoindre cette initiative chinoise, la qualifiant de politique d'États aux abois dont l'économie exsangue ne leur laisserait d'autre choix que de s'associer à la Chine pour donner un coup de fouet à leur croissance, la même décision prise par Berne devrait forcer, sinon le respect, au moins le silence de Bruxelles et Washington.

La position de Washington est prévisible et, comme à son habitude, réductrice et caricaturale dès lors qu'il s'agit d'un adversaire géopolitique: les Nouvelles routes de la soie seraient une initiative de «prédation chinoise» sur les ressources mondiales, et rien d'autre. Les États européens sont sommés de ne pas s'y associer.

Fidèle à son poste de gouverneur du Protectorat de France, et toujours désireux de plaire à ses maîtres, Emmanuel Macron s'était un temps fait le porte-voix en Europe du point

de vue américain, clamant à qui voulait l'entendre que les Nouvelles routes de la soie ne pouvaient être une initiative au seul bénéfice du pays émetteur des investissements, la Chine. *«Elles ne peuvent être les routes d'une nouvelle hégémonie qui viendrait mettre en état de vassalité les pays qu'elles traversent»*, déclarait-il en janvier 2019. Était-ce une référence inconsciente de sa part au Plan Marshall de 1948?

Le président suisse Ueli Maurer, actuellement en visite en Chine pour une semaine complète (Macron n'a eu que trois jours à accorder à la Chine en janvier 2019), n'a pas jugé utile de prévenir la Chine qu'il se méfiait des Nouvelles routes de la soie.

Il n'a pas non plus tenté une posture gaullienne en expliquant à Xi Jinping qu'il fallait «redéfinir le multilatéralisme».

Il n'a enfin pas jugé approprié d'accorder sa première visite culturelle à la plus grande mosquée du pays, comme l'avait fait Macron à Xi'an, dans une tentative maladroite et paternaliste de faire la leçon à la Chine sur la façon de gérer ses minorités religieuses.

Le président Maurer, qui a très diplomatiquement fait coïncider sa visite officielle en Chine avec la tenue à Beijing du second Forum des Nouvelles routes de la soie pour la coopération internationale, a choisi Shanghai comme première destination chinoise, pour signer des accords de coopération entre les places boursières des deux pays et pour annon-

cer un renforcement de leur collaboration financière, notamment dans le but de faciliter les financements de projets accordés par la Chine aux États traversés par les Nouvelles routes de la soie. Un soutien sans équivoque à la politique chinoise qui vise à développer et à mettre à niveau les infrastructures nécessaires au commerce international et à l'intégration croissante de la Chine dans la mondialisation, ce qui devrait être vu par tous comme une réussite du gouvernement chinois, et considéré avant tout comme un investissement dans la prospérité des générations futures, selon le président Maurer.

Est-ce que l'attitude pragmatique et humble de la Suisse envers la Chine expliquerait que la Suisse soit le seul État européen à dégager un excédent commercial dans ses échanges avec la Chine?

Cela peut être une explication, comme le laissent penser les éditoriaux dithyrambiques de la presse chinoise suite à la décision suisse de se joindre aux Nouvelles routes de la soie, lesquelles bénéficient désormais du «label qualité suisse» qui ne manquera pas d'attirer de nouveaux partenaires, européens et au-delà, notamment grâce à la présence en Suisse du siège de nombreuses organisations internationales.

La France est très bien placée pour savoir que la Chine a la mémoire longue et la reconnaissance qui va avec. En effet, en dépit des quinquennats Sarkozy-Hollande-Macron, la France continue de bénéficier dans l'esprit du peuple

chinois d'une image positive, et d'une certaine bonne volonté du gouvernement chinois, en comparaison aux autres États européens, car elle fut le premier État occidental à établir des relations diplomatiques avec la Chine communiste en 1964, contre les injonctions des États-Unis et de la Grande-Bretagne.

La vision pragmatique, courageuse et à long terme du général de Gaulle continue de payer des dividendes soixante ans plus tard.

De la même façon, la soumission de Macron à la politique étrangère de l'État profond américain, qui ne cesse d'antagoniser la Chine depuis les années 90, se paiera aussi sur le long terme.

Le jour où l'Amérique se rendra à l'évidence qu'elle doit partager le leadership mondial avec la Chine et quelques autres puissances, et s'ouvrira finalement à une relation d'égal à égal avec la Chine, celle-ci l'acceptera par pragmatisme, sachant qu'elle n'a rien à gagner de refuser la main tendue de l'Amérique.

Mais les protectorats *de facto* de l'Amérique, dont la France, qui ont choisi une politique de soumission qui va parfois au-delà même des attentes de Washington, devront apprendre à se contenter des miettes.

La Suisse et les autres États européens qui s'associent dès leur lancement aux Nouvelles routes de la soie, seront sans en position d'en tirer le meilleur profit.

TURBULENCES

FAKE NEWS | L'Union européenne, pompier pyromane

La guerre de l'information (et donc de la désinformation) fait rage. L'un des principaux champs de bataille des médias et des administrations en Occident, ces dernières années, tient dans la lutte contre les « fake news ». Or cette belle unanimité, on l'a vu, peut recouvrir elle-même une opération concertée de diversion et de manipulation des esprits (voir « Qui a inventé la lutte contre les « fake news » ? » par Fernand Le Pic, Antipresse n° 112).

Frédéric Duval, sur le site *Contrepoints*, apporte des exemples hilarants de cette stratégie du pompier pyromane. La lutte contre la « désinformation » russe en est l'un des fleurons. Illustration:

En novembre, la task force européenne (EUvsDisinfo) classait un article de presse russe comme de la désinformation car cet article disait que Macron exhortait les pays de l'UE à abandonner leur souveraineté.

Pourtant, Macron a clairement dit dans son discours : « Nous [les membres de l'UE] devons partager, mettre en commun nos décisions, nos politiques en matière d'affaires étrangères, de migration et de développement, une part croissante de nos budgets et même des ressources fiscales, et construire une stratégie de défense commune. »

On peut difficilement l'interpréter autrement que comme une demande de délégation du pouvoir des États-nations à l'entité européenne. C'est précisément ce qu'il demande!

Conclusion:

On voit là le biais de ces « experts » qui classent comme désinformation toute critique faite à l'encontre de l'Union européenne.

POLLUTION | L'auto électrique, pas mieux que l'essence?

La voiture branchée, dans ses déclinaisons allant de l'hybride à la tout-électrique (Tesla), tombait à point nommé pour soulager la conscience des « branchés ». Pour se convaincre de son innocence écologique, il suffisait de ne pas regarder sous le tapis...

Or, c'est ce qu'a fait le très sérieux institut allemand Ifo de Munich.

L'étude intitulée « Les véhicules électriques ne sont pas une panacée au changement climatique », et signée par Christoph Buchal, Hans-Dieter Karl et Hans-Werner Sinn soulève justement ce tapis-là. Et aboutit à des conclusions dégrisantes.

Si l'on tient compte des émissions de CO2 liées à la production de batteries et aux sources d'énergie combinées du marché allemand, où le charbon joue encore un rôle important, les véhicules électriques émettent de 11 à 28% de plus que le diesel.

Par ailleurs, l'extraction et le traitement du lithium, du cobalt et du manganèse utilisés pour les batteries consomment énormément d'énergie. Une pile Tesla modèle 3, par exemple, représente entre 11 et 15 tonnes de CO2. Les chercheurs ont noté dans leur étude qu'avec une durée de vie de 10 ans et une distance annuelle de 15 000 kilomètres, cela se traduit par 73 à 98 grammes de CO2 par kilomètre.

Une fois tous les facteurs pris en compte, une Tesla émettrait ainsi 156 à 180 grammes de CO2 par kilomètre, ce qui très proche des émissions d'une Mercedes diesel par exemple.

Retour, donc case départ: le bon vieux moteur à explosion (si possible d'occasion pour ne pas encombrer encore davantage les décharges), ou, pour les vrais écologistes, le vélo. A mollets, pas à batterie, bien entendu!

Après la chasse aux sorcières et la colossale amende infligée par les Etats-Unis à VW aux à cause de ses chiffres faussés sur la pollution des diesels, on ne peut s'empêcher de saluer cette réponse du berger teuton à la bergère U.S.

MEDIAS | Le jour où l'OTAN a franchi le Rubicon

Le 23 avril 1999, à 2h06 du matin, l'OTAN bombardait délibérément les studios de la Radio-Télévision de Serbie, tuant 16 de ses employés et en blessant des dizaines d'autres. Vingt ans plus tard, les 22-23 avril 2019 l'Association des journalistes de Serbie organisait un symposium sur le thème: «Vers la fin de l'impunité des crimes contre les journalistes».

Au-delà de ce vœu pieux, un constat indiscutable: en déclarant «cible militaire légitime» un média de service public, l'OTAN a franchi une ligne rouge. On commence seulement à comprendre les conséquences de cette transgression et les journalistes occidentaux qui ont applaudi, à l'époque, l'assassinat de leurs confrères devraient commencer à se poser des questions sur la survie et la viabilité de leur propre statut.

La guerre contre la Serbie en 1999 fut la première guerre impliquant l'internet (encore balbutiant). Ce fut également, sur le plan médiatique, la première opération de communication entièrement intégrée, où les

médias de grand chemin ont servi de simples caisses de résonance sans pratiquement émettre aucune réserve sur la propagande du «camp du bien». Elle a aussi été le point de départ de la systématisation des «fake news» dans l'information de masse.

Mais surtout, par l'excès même des moyens employés et des mensonges médiatiques mis en place pour les justifier, la guerre dite «du Kosovo» en 1999 a sonné la fin du système de narration occidental, imposant une interprétation moralisante et unilatérale de tous les conflits.

Comme on ne peut pas «tromper tout le monde tout le temps», on commence à admettre aujourd'hui que la guerre du Kosovo était «le plus gros bobard de la fin du XXe siècle» comme l'a résumé Serge Halimi dans *Le Monde Diplomatique*.

Ce symposium a réuni des journalistes du monde entier, en particulier les voix les plus distinguées dans la critique du «système» comme Elisabeth Lévy ou Victor Loupan. L'Antipresse y était aussi présente par son directeur Slobodan Despot.

L'un des exposés les plus remarquables fut livré par Jeremy Scahill, le cofondateur de *The Intercept*, le plus illustre site d'investigation du nouveau journalisme. Chaque phrase de son allocution de 10 minutes mérite d'être méditée (YouTube, en anglais).

Pain de méninges

L'HOMME MODERNE PEUT-IL ENCORE ÊTRE POÈTE?

Je ne sais si Gustave Moreau a senti combien, par une conséquence indirecte, cette belle conception du Poète-femme était capable de renouveler un jour l'économie de l'oeuvre poétique elle-même. Dans notre triste époque, sous nos climats, les poètes, j'entends les poètes-hommes, dans le moment même où ils jettent sur les champs en fleurs un regard extasié, sont obligés en quelque sorte de s'excepter de la beauté universelle, de s'exclure, par l'imagination, du paysage. Ils sentent que la grâce dont ils sont environnés s'arrête à leur chapeau melon, à leur barbe, à leur binocle.

— Marcel Proust, *Trois notes sur le «pays mystérieux» de Gustave Moreau* (éd. Rumeur des Ages)